



## Réécouter les arbres musiciens de Jacques Stephen Alexis : Vers une esthétique éco-poétique

Le monde brûle, des feux de forêts s'imposent, des milliers d'arbres

disparaissent dans des incendies qui ont encore soif de cendres; la nature réclame son dû! L'humanité, pour jubiler son égomaniaque, s'est lancée depuis des siècles dans une sorte de colonisation et d'exploitation de la nature. Cette conquête dévastatrice interpelle de nombreux secteurs et ne laisse pas non plus la littérature indifférente. D'où l'émergence d'une écriture pour défendre la nature, une esthétique écologique, une éco-poétique. « *[Elle] est une perspective théorique qui se donne pour objectif d'étudier la représentation littéraire des liens entre nature et culture, humain et non-humain. (...) Ce faisant, elle propose « une manière de répondre à la place toujours grandissante que les problématiques liées à la nature et à sa préservation occupent dans la littérature des dernières années»*<sup>1</sup>. Depuis, on ne cesse de se réapproprier certaines œuvres datant d'avant l'apparition de ce vague mouvement dans les années 80 en Europe. C'est dans ce contexte que j'estime nécessaire de repositionner *Les arbres musiciens* de l'écrivain

haïtien Jacques Stephen Alexis dans une démarche éco-poétique, nonobstant les multiples facettes et interprétations auxquelles est sujet un texte aussi riche et dense dans sa littérarité et sa thématique.

Publié pour la première fois en 1957 par Gallimard, *Les arbres musiciens* est réédité par C3 Édition dans le cadre de la célébration du centenaire d'Alexis. Ce qui rend plus accessible au grand public l'œuvre de cet écrivain mondialement reconnu. Cette réédition de l'œuvre d'Alexis, au moment des grandes crises écologiques, nous porte à revoir *Les arbres musiciens*, l'un de ses textes emblématiques.

Regard symbolique, réaliste merveilleux ou encore réaliste socialiste, mais pourquoi pas éco-poétique ? On a généralement cantonné l'œuvre d'Alexis sur le plan littéraire et politique à ces trois écueils ci-dessus mentionnés. Néanmoins, dans le cadre de la célébration de son centenaire et avec la grande coopération de C3 édition dans la réédition de ses œuvres, il est devenu obligatoire de jeter un autre coup d'œil sur l'ensemble de ses écrits.

Déjà dans le titre «*Les arbres musiciens*», la nature fait son apparition, non pas uniquement en tant qu'objet de description, mais comme personnage. Pour reprendre plusieurs expressions

<sup>1</sup> Defraeye, J. & Lepage, É. (2019). *Présentation. Études littéraires*, 48(3), 7–18. <https://doi.org/10.7202/1061856ar>

dans le texte, les arbres musiciens, c'est une *forêt qui chante*, une *forêt musicale* qui, sous les coups mortels des hommes, scande des lamentations. Dans ce roman, ce n'est pas seulement l'histoire de Gonaïbo et d'Harmonise, du père Osmin, d'Oscar qu'on raconte, mais c'est aussi et surtout celle d'une forêt pleine de vie qui voit ses arbres s'écrouler sous le signe annonciateur de la déforestation.

D'ailleurs, avant l'arrivée des hommes (représentés par la SHADA et les hommes du gouvernement sans oublier les prêtres lors de la campagne des rejetés), la forêt était resplendissante de vie et représentait un espace vital d'harmonisation du végétal et de l'animal : «*Les cigales grésillaient sans arrêt dans la fraîcheur. Sur un tronc pourrissant, un anolis ventru, tous fanons déployés, jouait les matadors en face d'un adversaire vert de peur. Un couple de «madame-sara» querelleurs s'envola incontinent, poursuivant son scandale de famille en plein ciel. Le petit monde animal et végétal respirait, vibrait, palpait, heureux, infatigable, multicolore, parfaitement beau, moiré, compétitif, brutal, sanguinaire, immarcescible (...). Le cantique des cantiques de la terre s'accordait et discordait, enroulait et déroulait ses bruits, ses doubles croches, ses arpèges, sa polyphonie*».

On se croirait dans un amphithéâtre où la musique coule à flot, où la symphonie des notes est découpée par des bribes de silence contemplatif. Et le concerto continue sous l'écriture enchanteresse d'Alexis «*Dans la nuit clame, à la cime d'un arbre voisin, un oiseau musicien chantait dans l'ombre. Sa voix naquit soudain dans le silence, puis roula, grandit sans hâte... La mélodie était rosée, fleuris, pierreries, lumière. Les sons arpégés coulaient, montaient, fusaient, pétillaient : trois tintements argentins tombant en cadence parfaite, suivis d'un trille plagal de cinquième dominante d'une douceur infinie. Les notes basses fuyaient, précieuses, à travers une sous-dominante tendre et mélancolique jusqu'à la tonique vive, claire, enchantée...*». Et plus loin, l'auteur s'adonne à un enchaînement de métaphores qui donnent au texte une dimension écopoétique. La forêt est un vivant qui jouit d'un bonheur éphémère constamment menacé par la convoitise des hommes. Alors, elle se met à chanter pour conjurer la menace ou pour y faire face : «*La forêt siffle et fredonne sans arrêt sous le vent qui se faufile entre les troncs rugueux. La forêt entière est un grand orgue qui module d'une voix multiple*».

Dans *Les arbres musiciens*, on n'est pas seulement dans un univers musical, mais aussi un univers odoriférant. Cela renvoie à une multiplicité naturelle et une richesse esthétique

extraordinaire sujettes à une perception sensorielle plurielle : «À droite, lisons-nous, se balançait le parfum des jasmins sauvages, vapeur touffue, fantasque. À gauche un groupe de belles-de-nuit, se refermant, lança à qui mieux mieux des pièces d'Artifices d'odeur. Plus loin, sur une butte, les magnolias jonglaient avec leurs senteurs et le gigantesque ylang-ylang doré, dressé comme un supplicant, plongeait les maîtresses branches de son double tronc dans la coupole blanche d'un ciel sans rides».

Mais les hommes arrivent, et transforment les chants des arbres en plaintes. Leurs machines attaquent la forêt pour planter l'industrialisation. Comme l'a mentionné Ferney dans le Règne des vivants, «l'homme industriel» porte en lui les germes de l'anéantissement : «J'ai vu la violence de l'homme industriel se jeter sur la richesse des mers, ses mains de fer mettre à mort les plus gros, les plus rapides, les plus formidables prédateurs. J'ai vu les grands chaluts ramasser en aveugle une faune inconnue. J'ai su de quoi les humains sont capables. J'ai redouté ce qu'ils font quand ils se savent invisibles, en haute mer, sur la banquise, dans le face-à-face sans mot avec les bêtes à leur merci. J'ai combattu l'horreur : les tueries, les mutilations, les dépeçages, l'entassement des cadavres. J'ai vu mourir noyées dans leur sang des baleines qui criaient comme des femmes. [...] Nous leur devons une

protection. [...] Quel usage faisons-nous du monde ?»<sup>2</sup>.

Du coup, la forêt ne chante plus, elle meurt sous le poids de l'avidité des hommes, d'une exploitation démesurément hostile. À la fin de son roman, Alexis nous dit que : «De longues blessures sillonnent les troncs des pins et un sang gommeux coule en ruisseaux jusqu'à leurs pieds. Les arbres ne chantent plus, à peine s'ils fredonnent. Ici les hommes sont venus.

Oui les hommes sont venus, et ils ont brûlé la planète. La flamme de leur insatiabilité décime encore des espèces rares. Mais des livres comme *Les Arbres musiciens* de Jacques Stephen Alexis peuvent nous replonger dans une sensibilité trop longtemps oubliée dans un univers de violence et nous invitent à défendre et protéger ce qui reste de nos richesses naturelles.

Jethro Antoine

---

<sup>2</sup> Alice Ferney, *Le Règne du vivant*, Arles, Actes Sud, 2014, p. 12.